

YANN ZOLETS

LE HORS-LA-VIE



**PAR LE LAURÉAT DU
GRAND PRIX DE L'ACADÉMIE
DU RENSEIGNEMENT**

**LA
MANUF**



LE HORS LA VIE

YANN ZOLETS

**LE HORS
LA VIE**

LA
MANUF

Si vous souhaitez recevoir notre catalogue
et être tenu informé de nos publications,
envoyez vos coordonnées en citant ce livre à :

La Manufacture de livres, 101 rue de Sèvres, 75006 Paris

ou

contact@lamanufacturedelivres.com

ISBN 9782385533410

www.lamanufacturedelivres.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À mon Léo, petit Prince des étoiles.

Prologue

Moi qui ai tant vécu, je n'existe déjà plus. Je ne ressens plus la douleur. Mon corps meurtri a tant absorbé de coups que le peu de vie qu'il me reste s'est réfugié tout au fond de mon âme. Les ombres qui m'ont battu me délaissent à présent, lassées par cette victoire trop facile, fatiguées par l'énergie déployée, et peut-être même honteuses de cette confrontation inégale. J'entends des murmures que je ne comprends pas, mais je reconnais cette langue qui m'a toujours fasciné. Je n'ai plus la force d'associer ces voix à des visages qui m'ont pourtant frôlé tant d'heures durant, à des mains qui m'ont noyé, à des poings qui m'ont brisé.

Mes tortionnaires n'ont pas cherché à découvrir si j'ai été un homme agréable et plein d'esprit ou juste un salopard. Cette nuit, leur seule consigne était l'anéantissement de mon corps. La finalité de cet enlèvement, l'abandon de mon cadavre dans un fossé, ne fait plus aucun doute, désormais.

Mes yeux ne s'ouvriront plus. Je ne perçois plus la

lumière, mais je vois les fantômes s'approcher les uns après les autres. Je les reconnais. Leur présence me rassure. Je m'étonne même d'en retrouver certains qui n'ont fait qu'une brève apparition dans mon existence. Ce cortège qui paraît sans fin défile en silence. Je voudrais les rejoindre. Bientôt, je pense... Les principaux acteurs de ma vie sont là maintenant, et ils me sourient. Ils veulent certainement m'accompagner jusqu'au bout. Je sens leur bienveillance, ce qui me laisserait presque croire que j'ai été un fils respectueux, un conjoint aimant, un ami attentionné, un amoureux passionné... Mais peut-on être tout cela dans une seule vie... ?

Et puis je la vois qui me regarde avec ses beaux yeux verts. Je n'ai pas besoin de me souvenir de la douceur de ses lèvres ni de la chaleur de sa main dans la mienne. Nos nuits, nos gestes, nos silences, nos regards envahissent mes derniers instants... L'heure n'est plus aux regrets, à présent, il est temps de mourir.

Chapitre I

Février 1995, Méditerranée

La mer n'est pas contente et se dispute une fois de plus avec le vent du Nord. Les vagues malmènent sans répit le bateau comme un enfant qui shoote inlassablement dans une canette métallique abandonnée sur un trottoir.

Olivier est malade ; il a vomi plusieurs fois, notamment sur ma jambe. Le mélange des odeurs de gasoil, d'huile et de nourriture lui est insupportable. Je sens le canon froid de son arme qui rentre dans ma cuisse. Sa main se crispe à intervalles réguliers sur mon avant-bras, au gré des spasmes de son estomac. Je regarde sans réaction les taches tièdes faites par mon camarade sur mon pantalon de treillis. Je suis moi-même à demi conscient, mais ce sont surtout les effets du manque de sommeil qui me poursuivent encore. Je n'ai d'ailleurs jamais vraiment eu le mal de mer... Tant d'heures passées sur les chalutiers de l'île à charrier des tonnes de poissons m'ont à jamais

vacciné contre cette ivresse insidieuse. Affalés et hagards, nous nous sommes approprié la bannette d'un jeune quartier-maître, à proximité des tubes lance-torpilles. Le marin nous observe de loin en bougonnant, mais sans oser venir réclamer son bien. L'infortuné quitte à peine son quart et il sait qu'il ne dormira pas dans sa couchette cette nuit. Le regard assassin que lui jette Olivier entre deux haut-le-cœur ne laisse planer aucun doute.

Le roulis provoque une sorte de chorégraphie animée par les rideaux en gros tissus orange des bannettes; ils sortent et rentrent en chœur de leur niche, au gré des mouvements de balancier du bateau. La lumière rouge tamisée du poste d'équipage ajoute un côté macabre à cette danse sans fin. Les paquets de mer qui se fracassent contre la coque et les objets qui s'entrechoquent avec anarchie viennent amplifier le rythme sourd des bruits mécaniques du sous-marin. La somme des odeurs de nourriture, de vomi, d'huile et de gasoil ajoute une touche finale à ce tableau de fin du monde.

Les vingt visages maquillés de noir et vert des commandos semblent impassibles, mais aucun entraînement physique, aussi dur soit-il, ne prépare à ce genre d'épreuve. La mer est la plus forte et, aujourd'hui, elle tient tout particulièrement à le prouver. Les soldats attendent, résignés, le moment où retentira l'alarme ordonnant la plongée du sous-marin vers les profondeurs de l'océan et vers un calme précaire, mais réparateur, celui qui précède le chaos. Ils connaissent

par cœur toutes les phases du processus qui les mènera vers le champ de bataille. Ils patientent et espèrent l'instant où ils pourront enfin fermer les yeux et profiter d'un peu de sommeil avant l'assaut.

Olivier est mon ami, sans doute le meilleur, et le seul, aussi. C'est un paysan au gabarit breton, trapu et de taille moyenne, aux cheveux noirs bouclés (quand ils n'ont pas la coupe réglementaire), et dont les yeux noisette débordent de malice. Moi aussi, je suis breton, mais les origines russes de ma grand-mère maternelle ont perturbé le patrimoine génétique d'une lignée de marins d'Armorique. Je le dépasse donc au moins d'une bonne tête couronnée de cheveux tirant sérieusement sur le blond vénitien, voire le roux. Le tout orné d'une paire d'yeux verts, « la beauté noble d'un vrai prince russe », comme me le répétait souvent ma *babouchka* en me coiffant, lorsque j'étais enfant.

La famille d'Olivier a toujours cultivé la terre et je me suis souvent demandé ce qui avait poussé ce paysan à quitter sa ferme et ses cochons pour rejoindre la Royale. Lui comme moi avons fui nos fantômes et nous nous sommes liés d'amitié dans la boue et l'épreuve. Nous avons surmonté tous les obstacles qui nous séparaient de ce béret vert – ticket d'entrée pour intégrer le clan fermé des commandos marine. Je reste persuadé encore aujourd'hui que nous étions les meilleurs. L'association d'un agriculteur et d'un marin pêcheur en a fait rire plus d'un au début, mais de ce duo un peu burlesque est née une solidarité

qui ne nous a jamais quittés et qui nous a sauvés à plusieurs reprises. Je n'ai jamais retrouvé parmi tous les compagnons qui se sont succédés dans ma vie, au fil des années, cette complicité de tous les instants, et cette prémonition dans l'action. Seule la générosité de Joël par la suite m'a fait revivre ce sentiment de bien-être.

Olivier mourra quelques années plus tard, égorgé comme un chien par d'autres bêtes au fin fond d'une vallée perdue d'Afghanistan, loin des sillons et des prairies de sa Bretagne natale.

Je le regarde vomir à nouveau, vulnérable et ridicule, comme un Parisien qui étrenne son ciré neuf entre l'île de Groix et le continent. Mais je sais que le moment venu, dans moins de quelques heures à présent, il sera là, à mes côtés, ressuscité de cette agonie sournoise, et que nous serons de nouveau invincibles.

La voix de l'officier de quart retentit laconiquement dans tout le sous-marin.

– Alerte! Alerte! Venir à douze mètres.

Le vaisseau d'acier ouvre ses purges et s'enfonce doucement dans les profondeurs. Le silence s'empare à présent du bateau et le tintamarre infernal de la tempête laisse la place au calme presque inquiétant des profondeurs. Les corps des marins se détendent. Olivier s'est endormi. Je ne tarde pas à le suivre.

Les heures ont passé et le sous-marin est remonté doucement des abysses; tel un requin affamé, il glisse à présent silencieusement à quelques mètres en

dessous des vagues. Puis il se décide à faire surface. Les commandos, à nouveau torturés par un océan toujours en colère, ont ramassé rapidement leur équipement pour échapper au plus vite à l'air vicié de ce cercueil de métal noir et atteindre celui plus pur de l'extérieur, où les attend un destin tout aussi incertain. Les embruns et le froid de la nuit ont réveillé tous les sens d'Olivier. Nous sommes à présent sur la plage arrière du sous-marin et le faisceau du projecteur situé sur le massif¹ nous renvoie une vision à la fois captivante et terrifiante de cette mer qui ne veut pas se calmer. Sous l'effet de la lumière, des vagues de feu sortent des abîmes et balaient la plage arrière du sous-marin en fouettant nos visages, tels les tentacules d'un monstre marin qui chercherait à nous saisir pour nous engloutir. Toujours malmenés par l'océan, nous mettons en œuvre péniblement les unes après les autres nos deux embarcations. Comme mes camarades, je m'agrippe au bastingage d'une main et de l'autre, je retiens tant bien que mal une des poignées de notre canot semi-rigide. Engourdi et gêné par mon équipement, mes muscles me font souffrir et je sens que je vais lâcher prise. Il faut fuir ce sous-marin qui nous maltraite depuis tant d'heures. Au coup de sifflet, je saute le premier dans la nuit pour atterrir au fond du canot. Olivier me suit de près. Il me sourit à présent en ajustant son bonnet.

1. Superstructure élevée au-dessus de la coque, appelée également le kiosque

Je lui renvoie son sourire. Nos corps se ressaisissent et s'emplissent d'adrénaline. Nous savons que notre récompense est proche, que toutes ces heures de mauvaise mer appartiennent au passé et que d'ici quelques minutes nous volerons au-dessus des vagues en direction de la côte.

Les commandos ne font plus qu'un avec le canot. Notre embarcation navigue en tête, suivie de près par la seconde. La mer en colère couvre le bruit des moteurs et l'encre de la nuit nous protège du zèle éventuel d'une sentinelle qui aurait osé braver les intempéries de cette nuit sans fin. La côte se dessine lentement. Au bout d'une quinzaine de minutes, les moteurs s'arrêtent, passant le relais aux pagaies et à l'effort collectif. Le sel brûle nos mains et nos yeux, mais nous sommes tous anesthésiés et obnubilés par la volonté d'aboutir.

Les embarcations glissent enfin sur la plage. Olivier et moi sommes déjà au pied des dunes, à l'affût, vautrés dans le sable mouillé. Cette odeur me rappelle ma chère Bretagne et je m'accorde quelques secondes pour enfouir mon nez dans une poignée de sable et me replonger dans une vie à présent révolue. Il ne faut surtout pas faire usage de nos armes à feu maintenant, au risque de nous dévoiler. Nous sortons mécaniquement nos poignards à lame noire, invisibles dans la nuit, et, tels une meute de chiens qu'on lâche après une longue traque, nous nous élançons à l'assaut des dunes sur un simple signe de la main de Mario, notre chef de groupe. J'ai déjà tué un homme au couteau,

très rapidement, d'un seul mouvement. J'ai appris à mes dépens qu'il ne faut pas regarder le visage de sa victime pour éviter que ses yeux ne vous hantent des nuits durant. Mais une sentinelle, c'est un obstacle qu'il faut éliminer sous peine de mettre en danger les autres, c'est tout. Olivier m'a devancé maintenant et c'est lui qui passe le premier obstacle. L'accès à une sorte de casemate faite de béton et de tôle ondulée est à présent dégagé.

Ce soir, l'ennemi n'était pas de taille. A-t-il pensé qu'il pouvait impunément, et sans crainte de représailles, courir un tel risque en retenant en otage ce couple de soi-disant touristes ? Le bruit étouffé des tirs au silencieux a laissé la place à un silence de mort. L'odeur de la poudre a envahi l'espace et la fumée s'estompe peu à peu. L'effet de surprise et le mode opératoire méthodique n'ont laissé aucune chance à nos adversaires qui gisent à présent à terre, çà et là, dans les deux pièces qui composent la bâtisse ; dix corps au total, criblés de balles. Nous couvrons le deuxième groupe qui s'occupe de l'homme et de la femme recroquevillés dans un coin. Il faut retrouver leurs vêtements, les rhabiller, puis les entraîner vers la plage pour reprendre la mer au plus vite. Olivier et moi restons en arrière pour protéger la retraite de nos camarades. Nous jetons un dernier regard circulaire dans la pièce principale où s'est joué le drame : je crois que les occupants sont tous morts, c'est en tout cas ce que semble me confirmer Olivier en passant son pouce sur sa gorge après avoir tâté

les cadavres du bout du pied. C'est à notre tour de décrocher. Nous courons jusqu'aux dunes, puis dans les vagues comme des gamins ; je saute dans le canot en agrippant Olivier pour l'aider à monter. Le moteur démarre et l'embarcation s'éloigne de la côte à grande vitesse. L'un des deux otages libérés est allongé parmi nous, le regard perdu. Il ne grelotte même pas malgré le froid et l'humidité de la nuit. Sa compagne a été embarquée à bord de l'autre canot. L'homme ne semble pas se rendre compte de ce qui se passe, ou plutôt si, il sait qu'il est trop tard désormais pour lui et que cette nuit le hantera jusqu'à la fin de son existence.

Nous avons regagné l'abri précaire, mais tout de même appréciable, du sous-marin. Les marins nous accueillent avec du café chaud et des boîtes de thon. Olivier s'est isolé. C'est toujours ainsi lorsqu'il tue quelqu'un. En buvant une tasse de café brûlant, je regarde l'homme et la femme assis côte à côte, enveloppés dans des couvertures, immobiles et murés dans un silence inhumain. Je devine qu'ils sont membres des services secrets, à en croire le laïus ambigu de notre pacha durant le briefing de la mission. Je sais ce qui s'est passé cette nuit et sûrement la veille, et encore le jour d'avant. J'ai vu les cadavres de leurs bourreaux, certains avaient le pantalon baissé, et toutes ces bouteilles d'alcool sur la table... Les deux rescapés sont prostrés et blancs comme des cadavres. Ils ne se réconfortent pas, ce qui me semble étrange. Ils sont juste assis, collés l'un à l'autre. Je pense qu'ils

ressassent mentalement la violence et la vulgarité de leurs geôliers, mais aussi cette impuissance et cette soumission auxquelles la mort est préférable.

Le commandant vient rapidement les chercher pour les conduire au carré des officiers.

J'ai revu l'homme quelques années plus tard. Il ne m'a pas reconnu, bien sûr, et je ne lui ai pas parlé de cette nuit sombre de février. Moi, je ne l'avais pas oublié. Il avait gardé ce vide dans le regard et semblait dénué de toute humanité. Au-delà de son enveloppe charnelle, c'est son âme qui avait définitivement le plus souffert de ces viols. J'ai entendu par la suite ses subordonnés et collègues le traiter de connard, de type sans compassion, sans même connaître son histoire. Moi, je dirais simplement : c'est un être humain à qui l'on a volé toute dignité et qui doit continuer à vivre malgré tout. Un fantôme d'un autre genre...

Chapitre II

2015, Erevan, Arménie

Je quitte mes pensées et mes souvenirs de marine. Le temps a passé inexorablement. Vingt ans... et je suis toujours en sursis dans cette vie qui n'en finit plus.

La fatigue commence à me gagner, car la nuit a été longue et je n'ai pas dormi depuis près de 24 heures. Je cherche Farshad du regard dans le salon spécialement aménagé pour la conférence. La pièce est spacieuse et les auditeurs sont venus en nombre. Le décor du lieu rappelle celui des films américains des années quatre-vingt-dix : moquette ocre épaisse sur laquelle se retrouvent les logos dorés de l'hôtel, également présents sur les tapisseries du salon. Les énormes lustres en cristal donnent à ce vaste espace des airs de salle de bal.

« Conférence sur les perspectives économique-sécuritaires régionales. » Le titre est pompeux et surtout vide de sens, mais il cadre tout à fait avec le registre des conférences ennuyeuses au possible que

savent si bien organiser les fondations et think tanks en tous genres. Des « forums de discussion » – le terme est à la mode. Politologues, chercheurs et experts toutes catégories s’y bousculent pour confronter leurs connaissances, souvent livresques, et leurs théories avisées sur la problématique du jour. Malgré leur assurance et leurs certitudes, je pense qu’ils n’y connaissent pas grand-chose. En tout cas, moi, je ne les ai jamais croisés sur les champs de bataille. Mais il faut encourager toutes les initiatives pour améliorer la condition humaine. C’est comme brûler un cierge, ça ne sert à rien, mais ça rassure.

J’assiste de temps en temps à ces conférences, pour des raisons un peu différentes des autres participants. J’aime tout d’abord me délecter avec ironie du spectacle donné par les intellectuels locaux qui récitent docilement la propagande du pouvoir en place. Mais je fréquente surtout ces évènements pour repérer mes proies avant de les chasser. Mes cibles de choix sont les intervenants étrangers, ressortissants d’états peu fréquentables, ceux qui acceptent n’importe quelle invitation pour échapper à un cadre de vie souvent spartiate et triste imposé par leur dictature. Après avoir joué docilement leur partition, ils se font happer par les tentations nocturnes de la capitale et s’y abandonnent le temps d’une passe, d’un poker ou d’une beuverie... Des endroits que moi aussi je fréquente, même lorsque je ne travaille pas.

Farshad est le gibier venu de Téhéran que je piste depuis plusieurs semaines. Le diplomate est en fait un

cadre du ministère du Renseignement, spécialisé dans le programme nucléaire iranien. Il appartient à un département très secret chargé du contre-espionnage dans ce domaine sensible.

J'observe Farshad du coin de l'œil. Ses vêtements sont parfaitement assortis au décor : il porte une chemise avec un col pelle à tarte et un costume crème, sûrement encore à la mode à Téhéran. Il passe sa main dans son épaisse chevelure noire en bâillant de nombreuses fois durant l'interminable allocution d'un gros politologue biélorusse : ses propos, dignes d'un soviet suprême brejnévien, sont déjà en soi d'un ennui mortel, mais dans la bouche d'un type sorti tout droit du KGB, ça donne vraiment des envies de meurtre !

Pauvre Farshad, j'ai presque pitié de lui, car sa nuit a été difficile... Un mauvais brandy et une pute récalcitrante ont gâché sa fenêtre de liberté tant attendue. Il ne va quand même pas vomir... Il sort discrètement de la salle de conférences et se rend précipitamment aux toilettes. Je le suis quelques secondes plus tard et je vérifie que nous sommes seuls dans le local. Il s'est enfermé dans un box et je l'écoute expier ses péchés au fond de la cuvette : il a vraiment fait fort cette nuit ! Se rappelle-t-il de moi ? Lorsqu'il sort enfin de son refuge, je m'approche de lui alors qu'il tente maladroitement de tirer des serviettes en papier de leur distributeur métallique pour nettoyer sa barbe si bien taillée. Je fixe son reflet dans le miroir et j'entame la discussion.

– Bonjour, c'est dur ce matin, dites donc!

Il me regarde bêtement sans vraiment me reconnaître et ne me répond pas. Je poursuis.

– Bruno, de Genève! Un Suisse, c'est neutre, ça n'effraie personne... Le Club Ararat!

– Pardonnez-moi... Le Club Ararat? finit-il par marmonner au bout de quelques secondes d'une réflexion qui semble être une véritable épreuve pour son cerveau embrumé. Son anglais est nettement moins assuré que la nuit passée. Je rajoute une couche.

– Les copines et le brandy en promotion!

À l'évocation de l'alcool, je recule légèrement, car à l'expression de ses yeux, je redoute un nouveau spasme gastrique de sa part.

– Ah oui... Oui, Bruno..., finit-il par prononcer péniblement, encore trop vaseux pour s'étonner de ma présence dans cet endroit.

– J'ai omis de vous laisser mes coordonnées.

Je sors alors une enveloppe de ma poche. Je l'ouvre et en extrais deux photos que je pose entre les deux lavabos en ajoutant:

– C'est un petit souvenir de notre excellente soirée... Vous êtes un sacré coquin, tout de même!

L'Iranien regarde la première photo et retrouve rapidement ses esprits. L'angle de prise de vue est très bon. Il faut d'ailleurs que je pense à gratifier le jeune Tigran, car il est vraiment très doué. Cela dit, il a eu du temps pour perfectionner sa technique, toutes ces nuits passées à patienter à la réception de cet hôtel, certes minable, mais idéalement placé au

cœur de la ville. Farshad met sa main sur sa braguette instinctivement pour vérifier que son organe est bien à sa place et qu'il n'est pas resté dans le cul de cette fille de joie ou dans sa bouche tuméfiée, comme le suggère la seconde photo.

Je reprends.

– Ici, toute violence sur mineure, c'est dix ans de camp à régime sévère. Mais comme vous avez une couverture de diplomate, je pense que votre ambassade pourra intervenir aisément et dédommager cette pauvre petite. Les relations entre vos deux pays sont au beau fixe et vous rentrerez chez vous retrouver votre gentille famille d'ici quelques semaines... On ne peut cependant pas exclure qu'une petite réprimande vous soit adressée et que vos ambitions au ministère du Renseignement soient revues à la baisse. Vous comprendrez aussi que votre belle épouse ne vous suive pas au fin fond du Balouchistan et qu'elle préfère rester dans la capitale. Ce ne sont pas les mollahs qui la blâmeront...

Farshad est livide et se met à bégayer de colère.

– Vous, vous êtes un porc... Vous... vous n'avez pas le droit!

– Nous nous comprenons, alors. Vous pouvez appeler un de mes amis suisses quand vous serez rentré dans votre beau pays; son numéro est dans l'enveloppe. C'est un ancien séminariste, il saura vous écouter et vous conseiller. Je suis même persuadé qu'il pourra améliorer votre quotidien.

Farshad me laisse les photos et glisse la carte dans

sa poche, puis il sort rapidement sans me jeter un regard. L'affaire est quasiment bouclée. Je me mets à bâiller à mon tour ; il faut vraiment que j'aie dormi, maintenant.

Chapitre III

2012, région parisienne

J'adore le champagne et il me le rend bien. Je peux en abuser jusqu'au bout de la nuit sans craindre de réveil difficile. Ce n'est pas en guerroyant toutes ces années avec Olivier que j'ai hérité de cette addiction, mais plus tard, en traînant mon sabre d'aspirant dans les nombreuses soirées parisiennes. Promotion interne et examen obligent, j'ai quitté le monde des officiers marinières pour celui du corps des officiers de marine. De mondanité en mondanité, j'ai enchaîné les flûtes et les coupes de ce breuvage divin en écoutant, sans toujours les comprendre, les propos très avisés de l'élite bourgeoise, mais aussi en me nichant entre les cuisses des filles de bonne famille.

Ce soir encore, j'ai une flûte de champagne à la main, et du meilleur cru, par-dessus le marché. Je déambule entre les tables superbement dressées pour la circonstance et je contemple l'assistance en admirant les toilettes des invités. Des fiançailles dans

la haute société représentent toujours une bonne occasion de mettre en valeur ses plus beaux atours. Moi-même, j'ai investi dans un très beau smoking et j'avoue me trouver très élégant... Bizarrement, j'aime bien cette ambiance de pince-fesses ce soir, même si je n'appartiens pas à ce monde. D'ailleurs, il n'a pas été si facile d'obtenir une invitation et Félix a dû user de son pouvoir de persuasion pour réussir à pénétrer cette place forte si bien fréquentée. Félix a souvent le bon dossier et donc le dernier mot...

J'observe les fiancés. Ils sont les vedettes de la soirée et, bien sûr, tout le monde les félicite et leur souhaite tout plein de bonheur. D'ailleurs, que vont-ils en faire ? Je pourrais peut-être leur en voler un petit peu, juste pour me souvenir de l'effet qu'il procure.

Les parents du fiancé, propriétaires de l'hôtel particulier où se déroule la fête, sont omniprésents et passent d'un convive à l'autre. Un couple des plus conservateurs qui soit, d'après les recherches que j'ai menées : lui, chef d'une grosse entreprise prospère et fidèle financier des milieux politiques bien-pensants proches de l'extrême droite ; elle, une simple caricature de la Versaillaise bigote et féconde – le couple a six enfants. Je leur ai serré la main en entrant et le maître de maison a félicité Enko pour sa toilette avec une insistance déplacée, sans même prêter attention au regard assassin et au coup de coude à peine discret de sa femme. Cela a provoqué chez ma compagne une fierté non dissimulée que j'ai dû subir dix minutes

durant avant de lui concéder qu'elle était la plus belle femme de l'assemblée.

L'endroit pue l'argent à plein nez ; des œuvres d'art et des bibelots de valeur ont savamment été disposés dans les différentes pièces, mais aucune débauche d'électronique ou d'objets high-tech, tout est disposé dans une sobriété froide. Les fiancés ne manqueront de rien, cela semble évident, mais il leur faudra sûrement patienter sagement et adopter une conduite en adéquation avec la ligne idéologique familiale. Ils semblent apparemment déjà comblés et remplissent docilement leur devoir de jeune couple auprès de leurs invités.

Un verre à la main, Enko traîne de groupe en groupe, tout en picorant sans cesse dans tous les plats, sous les regards amusés des serveurs... et ceux moins compatissants de certains convives. Elle a beau s'empiffrer dès que l'on sort, elle conserve tout de même sa taille de guêpe. Ce soir, telle une déesse athénienne, elle porte une robe courte façon toga qui découvre son dos. Déjà plusieurs admirateurs se sont regroupés autour d'elle. Enko a relevé ses longs cheveux châtain en un chignon déstructuré un peu apocalyptique qui tient plus du jeu de mikado que d'une coiffure. Elle est extrêmement désirable et elle le sait. Je me demande si le petit calibre qu'elle porte habilement à l'intérieur de sa cuisse en ce genre d'occasion la gêne ou lui procure une sensation jouissive de supériorité, surtout au contact des hommes. J'exige que tous les Fantômes soient

armés en permanence, car la menace est devenue trop grande à présent.

Enko ne me parle jamais de ses amants. Elle me répète régulièrement qu'il n'y a qu'un seul homme dans sa vie et que cet homme, c'est moi. Je l'ai déjà vue nue à plusieurs reprises. La première fois, c'était dans une geôle kosovare où je l'ai trouvée par hasard en nettoyant les restes d'un groupe de marchands d'organes. J'ai vu dans son regard une haine qui m'a glacé le sang. Je pense qu'elle avait été violée et torturée durant des jours. Elle serait morte sans notre intervention. Ce jour-là, je l'ai aussi vue se venger d'un de ses bourreaux que nous avions menotté en lui plantant dans le cœur, jusqu'à la garde, un poignard sorti de nulle part. Après avoir craché à la figure du mort, elle m'a rendu le couteau sous les yeux médusés de mes camarades. Je n'ai pas compris ses paroles à mon égard, mais je n'ai jamais oublié le regard implorant qu'elle m'a lancé lorsqu'une équipe de l'ONU est venue la chercher.

J'ai retrouvé Enko par hasard deux ans plus tard grâce à un ancien compagnon d'armes qui l'a reconnue alors qu'elle traînait aux alentours de la soupe Saint-Eustache, dans le centre de Paris. Je me suis rendu dans le quartier à l'heure de la distribution des repas et j'ai posé quelques questions aux différents « invités », comme les appellent les bénévoles de l'association. Je l'ai localisée assez facilement. Elle avait tout d'une bohémienne en quête d'un larcin

et je l'ai suivie plusieurs minutes durant, jusqu'à ce que la maréchaussée lui mette la main dessus après un esclandre avec un commerçant auquel elle avait tenté de dérober une barre de chocolat. Je suis intervenu auprès des agents de police en leur signifiant que cette demoiselle n'avait plus toute sa tête et qu'elle était sous ma responsabilité. Enko a crié en me voyant et m'a sauté au cou en hurlant : « Le gentil soldat est revenu sauver Enko ! » Cette sortie a fini de convaincre les policiers de son trouble mental et, presque soulagés de ne pas avoir à prendre en charge cette folle, ils nous ont laissés partir après avoir payé le snack. Enko ne m'a plus jamais quitté depuis. J'ai tout de suite compris qu'elle possédait un véritable potentiel inexploité et que, une fois formée, elle pourrait devenir un redoutable Fantôme. Trois ans plus tard, elle fait tourner la tête des aristocrates parisiens et transperce toujours à ma demande le cœur des malfaisants.

Je rejoins Enko et son nouveau fan-club. Je m'approche d'elle et pose ma main sur le haut de sa fesse. Elle a senti ma présence et, sans même se retourner, elle recule légèrement pour venir se coller à moi. Je déconseille à quiconque d'approcher Enko sans y avoir été invité... Moi seul ai ce privilège. Sous le regard jaloux de ses prétendants, je l'entraîne sur la piste de danse et je la saisis par les hanches alors qu'elle tend ses bras autour de mon cou en me regardant de ses grands yeux. Au bout de quelques secondes, elle me déclare :

– Ce soir, Enko a un fiancé aussi, me dit-elle dans un français encore mal assuré.

Je lui rends son sourire et la fais pivoter en resserrant un peu mon étreinte. Je sens son corps qui m'attire et me réclame. Elle cherche à sentir l'envie qui monte en moi. Je n'ai pas le droit de me laisser aller, même si j'apprécie ce petit jeu entre nous – qui n'est d'ailleurs jamais allé plus loin. Je dois rester concentré. Je connais les conséquences de la moindre erreur. Je reviens donc rapidement au sujet qui nous pré-occupe ce soir.

– Et le fiancé vedette ? Aussi vertueux qu'il veut bien le laisser paraître ?

Enko continue de sourire béatement pendant quelques secondes et me répond :

– Un peu de cuites avec les copains et un peu de cul avec les copines, un mec quoi.

– Ce sont tes admirateurs qui t'en ont parlé ?

– Oui, oui. Ils disent aussi que c'est sûrement bon espion, car lui très prétentieux et beaucoup ambitieux.

Enko part d'un éclat de rire puis me demande sérieusement :

– Et jolie princesse ? Je vois malice dans ses yeux. Il y a un secret c'est sûr !

Je lui réponds en souriant.

– Elle aime les momies.

Enko se met à rire à nouveau.

– Tu as toutes tes chances alors !

Je lui souris et je lui glisse à l'oreille avant de la lâcher :

– File, sale petite bohémienne, et ramène-moi des infos!

Enko me gratifie d'un baiser sur la bouche et s'éloigne en roulant du cul à mon attention.

Je me place légèrement en retrait de l'assistance pour observer le couple en dégustant une énième coupe de champagne. Cela fait dix jours environ que je les épie quasiment 24 heures sur 24. Lui est assez grand, la trentaine passée, les cheveux bruns coiffés en une espèce de mini-vague qui lui donne effectivement un air snob et hautain. Il est diplômé d'un célèbre institut parisien de sciences politiques. Sa scolarité a été évaluée comme bonne, mais sans plus. Il a bien profité de la vie durant ses études et cela au détriment de son rang de sortie. Tout d'abord employé au Quai d'Orsay, son affectation au Service a été facilitée par quelques coups de téléphone de son riche et influent papa. Ce n'est pas un opérationnel, il est employé au cabinet du directeur de l'Analyse et du Renseignement opérationnel – DARO – ce qui est bon pour sa carrière. Il ne fera pas de vieux os dans cette maison, il souhaite juste enrichir son CV. Son dossier souligne effectivement « une forte confiance en soi au détriment du groupe », ce qui n'en fait pas un compagnon fiable sur le terrain. Il semble cependant bénéficier de l'oreille du DARO, qui lui a confié le bureau de la stratégie opérationnelle.

« La princesse », comme l'appelle Enko, a quant à elle un parcours beaucoup plus atypique. Après un master d'ethnologie avec une spécialisation dans

l'Égypte ancienne et une licence de turc, elle a quitté l'Hexagone pour Istanbul où elle a travaillé quelques mois pour la représentation économique française, rattachée au consulat général, avant de tout plaquer pour rejoindre Le Caire et répondre à l'annonce de l'archéologue anglais Andrew Kimberly-Clarck. Avec ce dernier, elle a arpenté cinq années durant tout ce que l'Égypte compte de pyramides, de temples et de tombeaux. À la mort du vieil Anglais, elle a dû regagner la France – situation économique personnelle oblige. Elle a rencontré son fiancé au détour d'un ministère où elle cherchait un emploi. Elle a également profité des connaissances de son futur époux pour intégrer le Service. Même si elle occupe un poste moins exposé, mais plus porteur, où elle s'ennuie d'ailleurs, son stage opérationnel a mis en évidence sa réactivité et sa perspicacité. Je connais à présent toutes ses habitudes. Je l'ai suivie dans la rue, dans les magasins, à son club de sport. J'ai marché des heures derrière elle alors qu'elle arpente la capitale avec son appareil photo. Je me suis assis aux mêmes terrasses et je l'ai observée rêvasser. J'ai cru voir dans ses beaux yeux verts les reflets du Nil et j'aurais même pu sentir le vent du désert dans ses cheveux blonds.

Elle s'appelle Léa et nous avons rendez-vous très bientôt.

ILS ONT COLLABORÉ À CE LIVRE :

PIERRE FOURNIAUD
DIRECTION ÉDITORIALE ET COORDINATION

RELECTURE
TOMEK GAYRAL ET FABRICE AMIC

CORINNE BERNARD
CORRECTION

BRUNO RINGEVAL
COMPOSITION

YVAN CARDONA
IMPRESSION

ALICE MARTIN
COMMUNICATION ET COMMERCIAL

LES ÉQUIPES DU CDE ET DE LA SODI
DIFFUSION ET DISTRIBUTION

AGENCE TRAMES
RELATIONS PRESSE ET CESSIONS DE DROITS

LES LIBRAIRES
COMMERCIALISATION ET PROMOTION

DÉPÔT LÉGAL : AVRIL 2026